

*Du même auteur  
dans la même collection*

MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE (version de 1804).  
MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE (version de 1810).

JEAN POTOCKI

MANUSCRIT TROUVÉ  
À SARAGOSSE

(version de 1810)

*Établissement du texte, présentation, notes,  
chronologie et bibliographie*

*par*

François ROSSET et Dominique TRIAIRE

GF Flammarion

Les deux versions du *Manuscrit trouvé à Saragosse* ont paru pour la première fois chez Peeters, dans l'édition scientifique de François Rosset et Dominique Triaire (Louvain, 2006, 2 vol.).

© Éditions Flammarion, Paris, 2008, pour cette édition.  
ISBN : 978-2-0812-1144-5

## PRÉSENTATION

### UNE ŒUVRE-VIE

Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* appartient à ces œuvres qui sont à la fois liées de très près à la vie de leur auteur et radicalement différentes de celle-ci. C'est un roman qui réunit en une formidable synthèse les expériences humaines et intellectuelles d'un être en quête perpétuelle de réponses aux questions les plus graves posées par la condition des hommes dans l'histoire, dans l'infinie diversité des cultures, dans l'entrecroisement des croyances et des rites. Un texte dont l'écriture s'engage comme une inoffensive récréation au milieu des travaux acharnés du Potocki savant, et qui finira par obséder les vingt dernières années d'une vie elle-même des plus romanesques. D'abord improvisé à la légère comme une simple esquisse, puis noué avec une attention grandissante autour d'une trame mobile et toujours plus complexe, il fut recommencé à plusieurs reprises pour se plier aux exigences de nouvelles conceptions esthétiques, et achevé enfin sous une forme à peu près définitive qui est pourtant loin d'annuler les précédentes.

Roman-somme, à l'évidence, mais non pas seulement parce qu'il invite à parcourir l'univers intellectuel particulièrement riche d'un individu d'exception et qu'il apporte aussi, beaucoup plus largement, le bilan le plus complet qui soit, drôle et funèbre tout ensemble, de cette aventure qui porte le nom de Lumières européennes. Car cette somme rend compte également du processus de création de l'œuvre, marche errante et sinueuse à la recherche de la forme la plus adéquate, au milieu des innombrables modèles élaborés par les écrivains de tous lieux et de tous temps. Entre l'œuvre et



## AVERTISSEMENT <sup>1</sup>



FFICIER dans l'armée française, je me trouvai au siège de Saragosse<sup>2</sup>. Quelques jours après la prise de la ville, m'étant avancé vers un lieu un peu écarté, j'aperçus une petite maisonnette assez bien bâtie que je crus d'abord n'avoir encore été visitée par aucun Français.

J'eus la curiosité d'entrer. Je frappai à la porte, mais je vis qu'elle n'était pas fermée ; je la poussai, et j'entrai. J'appelai, je cherchai, ne trouvai personne. Il me parut qu'on avait déjà enlevé tout ce qui avait quelque valeur ; il ne restait sur les tables et dans les meubles que des objets de peu d'importance. Seulement j'aperçus par terre, dans un coin, plusieurs cahiers de papier écrits ; je jetai les yeux sur ce qu'ils contenaient. C'était un manuscrit espagnol ; je ne connaissais que fort peu cette langue, mais cependant j'en savais assez pour comprendre que ce livre pouvait être amusant : on y parlait de brigands, de revenants, de cabalistes, et rien n'était plus propre à me distraire des fatigues de la campagne que la lecture d'un roman

1. La paternité de cet Avertissement, qui ne figure dans aucune autre source du roman que l'édition parisienne de 1814, a été mise en doute (Zóttowska) ; nous l'attribuons néanmoins à Potocki, faute de preuve convaincante du contraire.

2. Les troupes de Napoléon sous le commandement du maréchal Jean Lannes (1769-1809) assiégèrent Saragosse à deux reprises du 15 juin 1808 au 21 février 1809 ; le titre du roman, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, figure cependant déjà dans la version de 1804.

bizarre. Persuadé que ce livre ne reviendrait plus à son légitime propriétaire, je n'hésitai point à m'en emparer.

Dans la suite, nous fûmes obligés de quitter Saragosse. M'étant trouvé par malheur éloigné du corps principal de l'armée, je fus pris avec mon détachement par les ennemis ; je crus que c'en était fait de moi. Arrivés à l'endroit où ils nous conduisaient, les Espagnols commencèrent à nous dépouiller de nos effets ; je ne demandai à conserver qu'un seul objet qui ne pouvait leur être utile, c'était le livre que j'avais trouvé. Ils firent d'abord quelque difficulté, enfin ils demandèrent l'avis du capitaine qui, ayant jeté les yeux sur le livre, vint à moi et me remercia d'avoir conservé intact un ouvrage auquel il attachait un grand prix comme contenant l'histoire de l'un de ses aïeux. Je lui contai comment il m'était tombé dans les mains, il m'emmena avec lui, et pendant le séjour un peu long que je fis dans sa maison, où je fus assez bien traité, je le priai de me traduire cet ouvrage en français ; je l'écrivis sous sa dictée.

## PREMIER DÉCAMÉRON

### PREMIÈRE JOURNÉE



LE COMTE D'OLAVIDÈS n'avait pas encore établi des colonies étrangères dans la Sierra Morena<sup>1</sup> ; cette chaîne de monts sourcilleux qui séparent l'Andalousie d'avec la Manche n'était alors habitée que par des contrebandiers, des bandits et quelques Bohémiens qui passaient pour manger les voyageurs qu'ils avaient assassinés, et de là le proverbe espagnol : *Las Gitanas de Sierra Morena quieren carne de hombres*<sup>2</sup>.

Ce n'est pas tout. Le voyageur qui se hasardait dans cette sauvage contrée s'y trouvait, disait-on, assailli par mille terreurs capables de glacer les plus hardis

1. Pablo Antonio José Olavides, comte de Pilos (1725-1803), homme d'État espagnol, gouverneur de l'Andalousie ; à ce titre, il dirigea la colonisation de la Sierra Morena par des paysans allemands et suisses (1767-1776) ; voir Casanova, t. III, p. 614-620. Olavides fut persécuté par l'Inquisition en 1776 et trouva refuge en France en 1778 ; il retourna en Espagne en 1797. Parlant de la Sierra Morena, Casanova fait tout de suite le rapprochement qui s'impose à cette ouverture du roman de Potocki : « Nom célèbre en Europe et bien connu de tous ceux qui ont lu le chef-d'œuvre de Cervantès, le superbe roman qui fait l'histoire de D. Quixote » (*ibid.*, p. 620).

2. Peut signifier soit : « Les gitanes de Sierra Morena sont attirées par la chair humaine », soit : « Les gitanes de la Sierra Morena sont attirées par le corps des hommes. »



courages. Il entendait des voix lamentables se mêler aux sifflements de la tempête ; des lueurs trompeuses l'égarèrent, et des mains invisibles le poussaient vers des abîmes sans fond<sup>1</sup>.

À la vérité, quelques auberges isolées se trouvaient éparses sur cette route désastreuse, mais des revenants plus diables que les cabaretiers eux-mêmes avaient forcé ceux-ci à leur céder la place et se retirer en des pays où leur repos ne fût plus troublé que par les reproches de leur conscience, sortes de fantômes avec qui les aubergistes ont des accommodements. Celui de l'hôtellerie d'Andujar<sup>2</sup> attestait saint Jacques de Compostelle de la vérité de ces récits merveilleux. Enfin il ajoutait que les archers de la sainte Hermandad<sup>3</sup> avaient refusé de se charger d'aucune expédition pour la Sierra Morena, et que les voyageurs prenaient la route de Jaen ou celle de l'Estrémadure<sup>4</sup>.

Je lui répondis que ce choix pouvait convenir à des voyageurs ordinaires, mais que le roi don Philippe Quinto<sup>5</sup> ayant eu la grâce de m'honorer d'une commission de capitaine aux gardes wallonnes<sup>6</sup>, les lois

1. D'où l'exploitation de la Sierra Morena dans certains romans noirs, comme *Le Moine* de M.G. Lewis (1795), dont on retrouve plusieurs motifs dans le *Manuscrit*.

2. Localité réelle, halte au pied de la Sierra Morena, à l'est de Cordoue, étape précédente d'Alphonse, comme on le verra.

3. Confrérie créée au XII<sup>e</sup> siècle pour protéger les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle ; cette espèce de police fut mise au service de l'Inquisition.

4. La géographie espagnole de Potocki est souvent fantaisiste : d'Andujar, la route de Madrid traverse la Sierra Morena par l'est en se dirigeant sur Valdepeñas ; la route de Jaen va vers le sud-est, et celle de l'Estrémadure se dirige vers l'ouest !

5. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, roi d'Espagne de 1700 à 1746.

6. Le corps des gardes wallonnes fut constitué en 1596. Malgré la perte, par l'Espagne, de ses territoires en Flandre, Philippe V conserva ce corps comme unité d'élite de la garde royale espagnole.

sacrées de l'honneur me prescrivaient de me rendre à Madrid par le chemin le plus court, sans demander s'il était le plus dangereux.

— Mon jeune Seigneur, reprit l'hôte, Votre *Merced*<sup>1</sup> me permettra de lui observer que si le roi l'a honoré d'une compagnie aux gardes avant que l'âge eût honoré du plus léger duvet le menton de Votre *Merced*, il serait expédient de faire des preuves de prudence, or je dis que lorsque les démons s'emparent d'un pays...

Il en eût dit davantage, mais je piquai des deux et m'arrêtai hors de la portée de ses remontrances. Alors je me retournai et je le vis qui me montrait de loin la route de l'Estrémadure. Mon valet Lopez et Moschito, mon *zagal*<sup>2</sup>, me regardaient d'un air piteux qui voulait dire à peu près la même chose. Je fis semblant de ne les point comprendre et m'enfonçai dans les bruyères où depuis l'on a bâti la colonie appelée La Carlota<sup>3</sup>.

À la place même où se trouve aujourd'hui la maison de poste, était alors un abri fort connu des muletiers qui l'appelaient *Los Alcornoques* ou « les chênes verts<sup>4</sup> », parce que deux beaux arbres de cette espèce ombrageaient une source abondante que recevait un abreuvoir de marbre. C'était la seule eau et le seul ombrage que l'on trouvât depuis Andujar jusqu'à l'auberge dite *venta Quemada*. Cette auberge était bâtie au milieu d'un désert, mais grande et spacieuse. C'était proprement un ancien château des Maures détruit anciennement par un incendie et réparé depuis pour en faire une hôtellerie, de là le nom de *venta*

1. Votre Grâce, Votre Seigneurie.

2. Jeune garçon, valet.

3. Il existe une ville nommée La Carolina sur la route de Valdepeñas.

4. Los Alcornoques a pu être trouvé à partir de l'Alcornocal, mont situé à une trentaine de kilomètres à l'ouest d'Andujar.



Quemada<sup>1</sup>. Un bourgeois de Murcie s'y était établi. Les voyageurs partaient donc le matin d'Andujar, dinaient à Los Alcornos des provisions qu'ils avaient apportées, et puis ils couchaient à la venta Quemada. Souvent même ils y passaient la journée du lendemain pour s'y préparer au passage des montagnes et faire de nouvelles provisions ; tel était aussi le plan de mon voyage.

Mais comme nous approchions déjà des chênes verts, et que je parlais à Lopez du petit repas que nous comptions y faire, je m'aperçus que Moschito n'était point avec nous, non plus que la mule chargée de nos provisions. Lopez me dit qu'il était resté quelque cent pas en arrière pour refaire quelque chose au bât de sa monture, nous l'attendîmes, puis nous fîmes quelques pas en avant, puis nous nous arrê tâmes pour l'attendre encore, nous l'appelâmes, nous retournâmes sur nos pas pour le chercher : le tout en vain. Moschito avait disparu et emportait avec lui nos plus chères espérances, c'est-à-dire tout notre dîner. J'étais le seul à jeun, car Lopez n'avait cessé de ronger le fromage du Toboso<sup>2</sup> dont il s'était muni, mais il n'en était pas plus gai et marmottait entre ses dents que l'aubergiste l'avait bien dit, et que les démons avaient sûrement emporté l'infortuné Moschito.

Lorsque nous fûmes arrivés à Los Alcornos, je trouvai sur l'abreuvoir un panier rempli de feuilles de vignes ; il paraissait avoir été plein de fruits et oublié par quelque voyageur. J'y fouillai avec curiosité et j'eus le plaisir d'y découvrir quatre belles figes et une orange. J'offris deux figes à Lopez, mais il les refusa,

1. Le guide de H.O. Reichard signale, en 1793, une *venta de Quemada*, au nord de la Sierra Morena, sur la route de Madrid, près de Manzanares, mais il existait une *venta Quemada* (aujourd'hui Aldeaquemada) au nord-est de La Carolina.

2. Spécialité du pays de Dulcinée louée dans le *Don Quichotte*.

disant qu'il pouvait attendre jusqu'au soir. Je mangeai donc la totalité des fruits, après quoi je voulus me désaltérer à la source voisine. Lopez m'en empêcha, alléguant que l'eau me ferait du mal après les fruits, et qu'il avait à m'offrir un reste de vin d'Alicante. J'acceptai son offre, mais à peine le vin fut-il dans mon estomac que je me sentis le cœur fort oppressé. Je vis la terre et le ciel tourner sur ma tête et je me serais sûrement évanoui si Lopez ne se fût empressé à me secourir. Il me fit revenir de ma défaillance et me dit qu'elle ne devait point m'effrayer, n'étant qu'un effet de la fatigue et de l'inanition. Effectivement, non seulement je me trouvais rétabli, mais même dans un état de force et d'agitation qui avait quelque chose d'extraordinaire. La campagne me semblait émaillée des couleurs les plus vives ; les objets scintillaient à mes yeux comme les astres dans les nuits d'été, et je sentais battre mes artères surtout aux tempes et à la gorge.

Lopez, voyant que mon incommodité n'avait point eu de suites, ne put s'empêcher de recommencer ses doléances :

— Hélas, dit-il, pourquoi ne m'en suis-je pas rapporté à fray Heronimo della Trinidad, moine, prédicateur, confesseur et l'oracle de notre famille ; il est beau-frère du beau-fils de la belle-sœur du beau-père de ma belle-mère et, se trouvant ainsi le plus proche parent que nous ayons, rien ne se fait dans notre maison que par ses avis. Je n'ai pas voulu les suivre et j'en suis justement puni ; il m'avait bien dit que les officiers aux gardes wallonnes étaient un peuple hérétique, ce que l'on reconnaît aisément à leurs cheveux blonds, à leurs yeux bleus et à leurs joues rouges, au lieu que les vieux chrétiens sont de la couleur de Notre-Dame d'Atocha, peinte par saint Luc<sup>1</sup>.

1. L'ermitage d'Atocha, à Madrid, lieu de culte marial, abrite une de ces représentations de la Vierge noire, issues de la tradition



J'arrêtai ce torrent d'impertinences en ordonnant à Lopez de me donner mon fusil à deux coups<sup>1</sup> et de rester auprès des chevaux tandis que j'irais sur quelque rocher des environs pour tâcher de découvrir Moschito ou du moins sa trace. À cette proposition, Lopez fondit en larmes et, se jetant à mes genoux, il me conjura au nom de tous les saints de ne pas le laisser seul en un lieu si plein de dangers. Je m'offris à garder les chevaux tandis qu'il irait à la découverte, mais ce parti lui parut encore bien plus effrayant ; cependant je lui dis tant de bonnes raisons pour aller chercher Moschito qu'il me laissa partir. Puis il tira un rosaire de sa poche et se mit en prière auprès de l'abreuvoir.

Les sommets que je voulais gravir étaient plus éloignés qu'ils ne me l'avaient paru : je fus près d'une heure à les atteindre et, lorsque j'y fus, je ne vis rien que la plaine déserte et sauvage, nulle trace d'hommes, d'animaux ou d'habitants, nulle route que le grand chemin que j'avais suivi, et personne n'y passait. Partout le plus grand silence. Je l'interrompis par mes cris que les échos répétèrent au loin. Enfin je repris le chemin de l'abreuvoir, j'y trouvai mon cheval attaché à un arbre, mais Lopez avait disparu.

J'avais deux partis à prendre : celui de retourner à Andujar et celui de continuer mon voyage. Le premier parti ne me vint seulement pas à l'esprit. Je m'élançai sur mon cheval et, le mettant tout de suite au plus grand trot, j'arrivai au bout de deux heures sur les bords du Guadalquivir qui n'est point là ce fleuve tranquille et superbe dont le cours majestueux

picturale byzantine et que la croyance populaire a longtemps attribuées à saint Luc.

1. Alphonse est équipé comme le Huron de Voltaire qu'on voit se promener, à l'ouverture de *L'Ingénu*, « son fusil à deux coups sur l'épaule ».

embrasse les murs de Séville. Le Guadalquivir au sortir des montagnes est un torrent sans rives ni fond, et toujours mugissant contre les rochers qui contiennent ses efforts<sup>1</sup>.

La vallée de Los Hermanos<sup>2</sup> commence à l'endroit où le Guadalquivir se répand dans la plaine ; elle était ainsi appelée parce que trois frères, moins unis encore par les liens du sang que par leur goût pour le brigandage, en avaient fait longtemps le théâtre de leurs exploits. Des trois frères, deux avaient été pris et leurs corps se voyaient attachés à une potence à l'entrée de la vallée. Mais l'aîné appelé Zoto s'était échappé des prisons de Cordoue et l'on disait qu'il s'était retiré dans la chaîne des Alpujarras<sup>3</sup>.

On racontait des choses bien étranges des deux frères qui avaient été pendus ; on n'en parlait pas comme de revenants, mais on prétendait que leurs corps animés par je ne sais quels démons se détachaient la nuit et quittaient le gibet pour aller désoler les vivants. Ce fait passait pour si certain qu'un théologien de Salamanque<sup>4</sup> avait fait une dissertation dans laquelle il prouvait que les deux pendus étaient des espèces de vampires et que l'un n'était pas plus incroyable que l'autre, ce que les plus incrédules lui accordaient sans peine. Il courait aussi un certain bruit que ces deux hommes étaient innocents et qu'ayant

1. Si Alphonse a bien emprunté la route de Valdepeñas, il est revenu sur ses pas puisque le Guadalquivir, qui traverse Andujar, coule d'est en ouest. Remarquons que ce fleuve, depuis la Sierra Segura où il prend sa source, coule en plaine. Potocki l'a-t-il confondu avec l'un de ses affluents, Guarrizas ou Guadalén ?

2. *Los Hermanos* : « les frères » ; premier indice du code maçonnique qui se manifestera abondamment dans la suite.

3. Chaîne de montagnes au sud de Grenade, dans la Sierra Nevada.

4. Réminiscence possible du *Bachelier de Salamanque* (1736-1738) de A.R. Lesage et du *Diable amoureux* (1772) de J. Cazotte ; le personnage désigne en tout cas l'univers du roman picaresque.



été condamnés injustement, ils s'en vengeaient avec la permission du ciel sur les voyageurs et les habitants des environs. Comme j'avais beaucoup entendu parler de tout cela à Cordoue, j'eus la curiosité de m'approcher de la potence. Le spectacle en était d'autant plus dégoûtant que les hideux cadavres, agités par le vent, faisaient des balancements extraordinaires tandis que d'affreux vautours les tiraillaient pour arracher des lambeaux de leur chair ; j'en détournai la vue avec horreur et m'enfonçai dans le chemin des montagnes.

Il faut convenir que la vallée de Los Hermanos semblait très propre à favoriser les entreprises des bandits et leur servir de retraite. L'on y était arrêté tantôt par des roches détachées du haut des monts, tantôt par des arbres renversés par l'orage. En bien des endroits, le chemin traversait le lit du torrent ou passait devant des cavernes profondes dont l'aspect malencontreux inspirait la défiance.

Au sortir de cette vallée, j'entrai dans une autre et je découvris la *venta* qui devait être mon gîte, mais du plus loin que je l'aperçus, je n'en augurai rien de bon. Car je distinguai qu'il ne s'y trouvait ni fenêtres ni volets ; les cheminées ne fumaient point ; je ne voyais point de mouvement dans les environs et je n'entendais pas les chiens avertir de mon arrivée. J'en conclus que ce cabaret était un de ceux que l'on avait abandonnés comme l'avait dit l'aubergiste d'Andujar.

Plus j'approchais de la *venta* et plus le silence me semblait profond. Enfin j'arrivai et je vis un tronc à mettre des aumônes accompagné d'une inscription ainsi conçue : « Messieurs les voyageurs, ayez la charité de prier pour l'âme de Gonzalez de Murcie, ci-devant cabaretier de la *venta* Quemada. Sur toute chose, passez votre chemin et ne restez pas ici la nuit sous quelque prétexte que ce soit. »

Je me décidai à braver les dangers dont l'inscription me menaçait. Ce n'était pas que je fusse convaincu

qu'il n'y a point de revenants, mais on verra plus loin que toute mon éducation avait été dirigée du côté de l'honneur<sup>1</sup>, et je le faisais consister à ne donner jamais aucune marque de crainte.

Comme le soleil ne faisait que de se coucher, je voulus profiter d'un reste de clarté et parcourir tous les coins de cette demeure, moins pour me rassurer contre les puissances infernales qui en avaient pris possession, que pour chercher quelque nourriture, car le peu que j'avais mangé à Los Alcornoques avait pu suspendre, mais non pas satisfaire le besoin impérieux que j'en ressentais. Je traversai beaucoup de chambres et de salles. La plupart étaient revêtues en mosaïque jusqu'à la hauteur d'un homme, et les plafonds étaient en cette belle menuiserie où les Maures mettaient leur magnificence. Je visitai les cuisines, les greniers et les caves ; celles-ci étaient creusées dans le rocher ; quelques-unes communiquaient avec des routes souterraines qui paraissaient pénétrer fort avant dans la montagne, mais je ne trouvai à manger nulle part. Enfin, comme le jour finissait tout à fait, j'allai prendre mon cheval que j'avais attaché dans la cour ; je le menai dans une écurie où j'avais vu un peu de foin, et j'allai m'établir dans une chambre où se trouvait un grabat, le seul qu'on eût laissé dans toute l'auberge. J'aurais bien voulu avoir une lumière, mais la faim qui me tourmentait avait cela de bon, c'est qu'elle m'empêchait de dormir.

Cependant plus la nuit devenait noire et plus mes réflexions étaient sombres. Tantôt je songeais à la disparition de mes deux domestiques, et tantôt aux moyens de pourvoir à ma nourriture. Je pensais que des voleurs sortant à l'improviste de quelque buisson ou de quelque trappe souterraine avaient attaqué

1. Premier des nombreux énoncés manifestant, en dépit de la structure du journal (évidemment fictif), une rédaction ultérieure.



successivement Lopez et Moschito lorsqu'ils se trouvaient seuls et que je n'avais été épargné que parce que ma tenue militaire ne promettait pas une victoire aussi facile. Mon appétit m'occupait plus que tout le reste, mais j'avais vu des chèvres sur la montagne ; elles devaient être gardées par un chevrier, et cet homme devait sans doute avoir une petite provision de pain pour le manger avec son lait. De plus je comptais un peu sur mon fusil. Mais de retourner sur mes pas et de m'exposer aux railleries de l'hôte d'Andujar, c'est là ce que j'étais bien décidé à ne point faire. Je l'étais au contraire bien fermement à continuer ma route.

Toutes ces réflexions étant épuisées, je ne pouvais m'empêcher de repasser dans mon esprit la fameuse histoire des faux-monnayeurs<sup>1</sup> et quelques autres de même genre dont on avait bercé mon enfance. Je songeais à l'inscription mise sur le tronc des aumônes. Je ne croyais pas que le diable eût tordu le cou à l'hôte, mais je ne comprenais rien à sa fin tragique.

Les heures se passèrent ainsi dans un silence profond, lorsque le son inattendu d'une cloche me fit tressaillir de surprise. Elle sonna douze coups et, comme l'on sait, les revenants n'ont de pouvoir que depuis minuit jusqu'au premier chant du coq. Je dis que je fus surpris, et j'avais raison de l'être, car la cloche n'avait point sonné les autres heures ; enfin son tintement me paraissait avoir quelque chose de lugubre. Un instant après, la porte de la chambre s'ouvrit et je vis entrer une figure toute noire, mais non pas effrayante, car c'était une belle négresse demi-nue et tenant un flambeau dans chaque main.

1. Impossible de dire à laquelle des innombrables histoires de faux-monnayeurs Alphonse fait ici allusion ; il faut toutefois relever l'importance de ce motif annoncé à l'ouverture d'un roman qui pose en permanence la question du rapport entre vérité et fiction.

La négresse vint à moi, me fit une profonde révérence et me dit en très bon espagnol :

– Seigneur cavalier, des dames étrangères qui passent la nuit dans cette hôtellerie vous prient de vouloir bien partager leur souper. Ayez la bonté de me suivre.

Je suivis la négresse de corridor en corridor, enfin dans une salle bien éclairée ; au milieu était une table garnie de trois couverts et couverte de vases du Japon et de carafes de cristal. Au fond de la salle était un lit magnifique. Beaucoup de négresses semblaient empressées à servir, mais elles se rangèrent, et je vis entrer deux dames dont le teint de lys et de rose contrastait parfaitement avec l'ébène de leurs soubrettes. Les deux dames se tenaient par la main ; elles étaient mises dans un goût bizarre ou du moins il me parut tel, mais la vérité est qu'il est en usage dans plusieurs villes sur la côte de Barbarie, ainsi que je l'ai vu depuis lorsque j'y ai voyagé. Voici donc quel était ce costume : il ne consistait proprement qu'en une chemise et un corset. La chemise était de toile jusqu'au-dessous de la ceinture, mais plus bas, c'était une gaze de Meknès, sorte d'étoffe qui serait tout à fait transparente si de larges rubans de soie mêlés à son tissu ne le rendaient plus propre à voiler des charmes qui gagnent à être devinés<sup>1</sup>. Le corset richement brodé en perles et garni d'agrafes de diamants couvrait le sein assez exactement ; il n'avait point de manches, celles de la chemise, aussi de gaze, étaient retroussées et nouées derrière le col. Leurs bras nus étaient ornés de bracelets, tant au poignet qu'au-dessus du coude. Les pieds étaient à cru dans une petite mule brodée, et le bas de la jambe orné d'un anneau de gros brillants.

Les deux inconnues s'avancèrent vers moi d'un air affable. C'étaient deux beautés parfaites : l'une grande,

1. Voir Potocki, *Œuvres*, vol. I, p. 93.



svelte, éblouissante, l'autre touchante et timide. La majestueuse avait la taille admirable et les traits de même. La cadette avait la taille ronde, les lèvres un peu avancées, les paupières à demi fermées, et le peu de prunelles qu'elle laissait voir était caché par des cils d'une longueur extraordinaire. L'aînée m'adressa la parole en castillan et me dit :

— Seigneur cavalier, nous vous remercions de la bonté que vous avez eue d'accepter cette petite collation ; je crois que vous devez en avoir besoin.

Elle dit ces derniers mots d'un air si malicieux que je la soupçonnai presque d'avoir fait enlever la mule chargée de nos provisions, mais elle les remplaçait si bien qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir.

Nous nous mîmes à table et la même dame, avançant vers moi un vase du Japon, me dit :

— Seigneur cavalier, vous trouverez ici une *olla podrida*<sup>1</sup> composée de toutes sortes de viandes, une seule exceptée, car nous sommes fidèles, je veux dire musulmanes.

— Belle inconnue, lui répondis-je, vous aviez bien dit. Sans doute vous êtes fidèles, c'est la religion de l'amour. Mais daignez satisfaire ma curiosité avant mon appétit : dites-moi qui vous êtes.

— Mangez toujours, Seigneur cavalier, reprit la belle Maure, ce n'est pas avec vous que nous garderons l'incognito. Je m'appelle Émina, et ma sœur Zibeddé<sup>2</sup>. Nous sommes établies à Tunis, mais notre famille est originaire de Grenade, et quelques-uns de nos parents

1. Ou pot-pourri : plat composé de différentes sortes de viandes ; son sens métaphorique, qui sera largement exploité par Potocki, est déjà clairement exposé dans le *Don Quichotte* (II, 47) ; Lesage l'avait aussi sollicité dans l'*Histoire de Gil Blas de Santillane* (1747, X, 12), de même que Lewis dans la préface au *Moine*.

2. Sous différentes formes, prénoms récurrents dans *Les Mille et Une Nuits* ; voir notamment les histoires de Zobéide et d'Amine entre les soixante-troisième et soixante-dix-neuvième nuits.

sont restés en Espagne où ils professent en secret la loi de leurs pères. Il y a huit jours que nous avons quitté Tunis ; nous avons débarqué près de Malaga dans une plage déserte. Puis nous avons passé dans les montagnes entre Sokka et Antequera<sup>1</sup>, puis nous sommes venues dans ce lieu solitaire pour y changer de costume et prendre tous les arrangements nécessaires à notre sûreté. Seigneur cavalier, vous voyez donc que notre voyage est un secret important que nous avons confié à votre loyauté.

J'assurai les belles qu'elles n'avaient aucune indiscretion à redouter de ma part, et puis je me mis à manger un peu avidement à la vérité, mais pourtant avec de certaines grâces contraintes qu'un jeune homme a volontiers lorsqu'il se trouve seul de son sexe dans une société de femmes.

Lorsqu'on se fut aperçu que ma première faim était apaisée et que je m'en prenais à ce que l'on appelle en Espagne *las dolces*<sup>2</sup>, la belle Émina ordonna aux négresses de me faire voir comment on dansait dans leur pays. Il parut que nul ordre ne pouvait leur être plus agréable. Elles obéirent avec une vivacité qui tenait de la licence. Je crois même qu'il eût été difficile de mettre fin à leur danse, mais je demandai à leurs belles maîtresses si elles dansaient quelquefois. Pour toute réponse, elles se levèrent et demandèrent des castagnettes. Leurs pas tenaient du boléro de Murcie et de la *fofa* que l'on danse dans les Algarves. Ceux qui ont été dans ces provinces pourront s'en faire une idée. Mais pourtant ils ne comprendront jamais tout le charme qu'y ajoutaient les grâces naturelles des deux Africaines, relevées par les draperies diaphanes dont elles étaient revêtues.

1. À une trentaine de kilomètres au nord de Málaga. Nulle trace de Sokka.

2. Les douceurs, le dessert.



Je les contemplai quelque temps avec une sorte de sang-froid ; enfin leurs mouvements pressés par une cadence plus vive, le bruit étourdissant de la musique mauresque, mes esprits soulevés par une nourriture soudaine, en moi, hors de moi, tout se réunissait pour troubler ma raison. Je ne savais plus si j'étais avec des femmes ou bien avec d'insidieux succubes. Je n'osais voir, je ne voulais pas regarder, je mis ma main sur mes yeux et je me sentis défaillir.

Les deux sœurs se rapprochèrent de moi, chacune d'elles prit une de mes mains. Émina demanda si je me trouvais mal : je la rassurai. Zibeddé me demanda ce que c'était qu'un médaillon qu'elle voyait dans mon sein, et si c'était le portrait de ma maîtresse.

— C'est, lui répondis-je, un joyau que ma mère m'a donné et que j'ai promis de porter toujours ; il contient un morceau de la vraie Croix.

À ces mots, je vis Zibeddé reculer et pâlir.

— Vous vous troublez, lui dis-je, cependant la Croix ne peut épouvanter que l'esprit des ténèbres.

Émina répondit pour sa sœur :

— Seigneur cavalier, me dit-elle, vous savez que nous sommes musulmanes, et vous ne devez pas être surpris du chagrin que ma sœur vous a fait voir. Je le partage. Nous sommes bien fâchées de voir un chrétien en vous qui êtes notre plus proche parent. Ce discours vous étonne, mais votre mère n'est-elle pas une Gomelez ? Nous sommes de la même famille qui n'est qu'une branche de celle des Abencérages<sup>1</sup>. Mais mettons-nous sur ce sofa et je vous en apprendrai davantage.

1. Les Maures d'Espagne se répartissaient en cinq tribus : les Vanégas, les Alabez, les Gomelez, les Zégris et les Abencérages. Potocki n'avait pas pu connaître *Les Aventures du dernier Abencérage*, que Chateaubriand donna pour la première fois à lire à des proches en 1810 mais qu'il ne publia qu'en 1826. Il était déjà bien informé sur l'histoire du royaume de Grenade lors de son voyage en Espagne et au Maroc en 1791 ; ses connaissances lui venaient alors principalement de Marmol-Carvajal et de Shaw.

Les négresses se retirèrent. Émina me plaça dans le coin du sofa et se mit à côté de moi, les jambes croisées sous elle. Zibeddé s'assit de l'autre côté, s'appuya sur mon coussin et nous étions si près les uns des autres que leur haleine se confondait avec la mienne. Émina parut rêver un instant puis, me regardant avec l'air du plus vif intérêt, elle prit ma main et me dit :

— Cher Alphonse, il est inutile de vous le cacher : ce n'est pas le hasard qui vous amène ici. Nous vous attendions ; si la crainte vous eût fait prendre une autre route, vous perdiez à jamais notre estime.

— Vous me flattez, Émina, lui répondis-je, et je ne vois pas quel intérêt vous pouvez prendre à ma valeur.

— Nous prenons beaucoup d'intérêt à vous, reprit la belle Maure, mais peut-être en serez-vous moins flatté lorsque vous saurez que vous êtes à peu près le premier homme que nous ayons vu. Ce que je vous dis vous étonne et vous semblez en douter. Je vous avais promis l'histoire de nos ancêtres, mais peut-être vaudra-t-il mieux que je commence par la nôtre<sup>1</sup>.

Nous sommes filles de Gasir Gomelez, oncle maternel du dey de Tunis actuellement régnant<sup>2</sup>. Nous n'avons jamais eu de frère, nous n'avons point connu notre père si bien que, renfermées dans les murs du sérail, nous n'avions aucune idée de votre sexe. Cependant, comme nous étions nées toutes les deux avec un extrême penchant pour la tendresse, nous nous

1. La version de 1804 comporte ici un intertitre centré : « Histoire d'Émina et de sa sœur Zibeddé ».

2. Province ottomane depuis 1574, l'ancien royaume de Tunis est gouverné, dès 1590, par un militaire, le dey, assisté du bey qui contrôle l'administration. Le second prendra bientôt l'ascendant sur le premier et Tunis sera désormais dirigé par une première, puis par une deuxième dynastie beylicale. En 1739, c'est Husayn Ibn Ali (1705-1740), fondateur de la deuxième dynastie, qui est au pouvoir. On constate que Potocki traite plutôt librement la matière historique.



sommes aimées l'une l'autre avec beaucoup de passion. Cet attachement avait commencé dès notre première enfance. Nous pleurions dès que l'on voulait nous séparer, même pour des instants. Si l'on grondait l'une, l'autre fondait en larmes. Nous passions les journées à jouer à la même table et nous couchions dans le même lit.

Ce sentiment si vif semblait croître avec nous et prit de nouvelles forces par une circonstance que je vais raconter. J'avais alors seize ans et ma sœur quatorze. Depuis longtemps nous avions remarqué des livres que ma mère nous cachait avec soin. D'abord nous y avions fait peu d'attention, étant déjà fort ennuyées des livres où l'on nous apprenait à lire. Mais la curiosité nous était venue avec l'âge. Nous saisîmes l'instant où l'armoire défendue se trouvait ouverte, et nous enlevâmes à la hâte un petit volume qui se trouva être *Les Amours de Medgénoun et de Léillé*, traduit du persan par Ben-Omri<sup>1</sup>. Ce divin ouvrage, qui peint en traits de flammes tous les délices de l'amour, alluma nos jeunes têtes. Nous ne pouvions le bien comprendre parce que nous n'avions point vu d'êtres de votre sexe, mais nous répétions ses expressions, nous parlions le

1. *Layla et Majnûn*, roman en vers du poète persan Nezâmi e-Gangavi (1140-1202) auquel Potocki avait fait déjà largement référence dans son conte *Le Voyage de Hafez* (*Œuvres*, vol. 1, p. 194-197). La désignation de Ben-Omri est problématique ; le poème persan de Nezâmi n'a pas été traduit en arabe, c'est plutôt l'inverse qui est vrai, l'histoire de Layla et Majnûn étant un récit arabe qui fit l'objet de nombreuses imitations dans diverses langues du Moyen-Orient et du Caucase ; l'œuvre de Nezâmi en est une des plus célèbres. Le nom de Ben-Omri est probablement lié au poète légendaire Qays Ibn al-Mulawwah (VII<sup>e</sup> siècle), surnommé couramment Majnûn Laylâ (« le fou de Layla ») – et par là même identifié, comme prototype de l'amant passionné, au héros du roman en cause – ou encore Majnûn Banû Âmir (« le fou du clan des Banû Âmer ») ; appartenant à ce clan, il est un Ben Âmer (« fils des Âmer »), d'où l'altération Ben Omri.

langage des amants, enfin nous voulûmes nous aimer à leur manière. Je pris le rôle de Medgénoun, ma sœur celui de Léillé. D'abord je lui déclarai ma passion par l'arrangement de quelques fleurs, sorte de chiffre mystérieux fort en usage dans toute l'Asie. Puis je fis parler mes regards, je me prosternai devant elle, je baisai la trace de ses pas, je conjurai les zéphirs de lui porter mes tendres plaintes, et du feu de mes soupirs, j'embrasais leur haleine.

Zibeddé, fidèle aux leçons de son auteur, m'accorda un rendez-vous. Je me jetai à ses genoux, je baisai ses mains, je baignai ses pieds de mes larmes ; ma maîtresse faisait d'abord une douce résistance, puis me permettait de lui dérober quelques faveurs, enfin elle finissait par s'abandonner à mon ardeur impatiente. En vérité, nos âmes semblaient se confondre et même j'ignore encore ce qui pourrait nous rendre plus heureuses que nous ne l'étions alors.

Je ne sais plus combien de temps nous nous amusâmes de ces scènes passionnées, mais enfin nous leur fîmes succéder des sentiments plus tranquilles. Nous primes du goût pour l'étude de quelques sciences, surtout pour la connaissance des plantes que nous étudions dans les écrits du célèbre Averroès<sup>1</sup>.

Ma mère, qui croyait qu'on ne pouvait trop s'armer contre l'ennui des séraïls, vit avec plaisir naître notre goût pour l'étude. Elle fit venir de La Mecque une sainte personne que l'on appelait Hazéréta<sup>2</sup> ou « la sainte par excellence ». Hazéréta nous enseigna la loi du Prophète ; ses leçons étaient conçues dans ce lan-

1. En arabe Ibn Rochd (1126-1198), philosophe et médecin de la cour du Maroc, commentateur d'Aristote ; c'est sans doute du *Kitâb al-Kulliyât* (Livre de tous), recueil d'écrits médicaux, qu'il est question ici. La doctrine d'Averroès fut condamnée par le concile du Latran (1512).

2. Du turc *hazret*, « vénérable ».



gage si pur et si harmonieux que l'on parle dans la tribu des Koreïsch<sup>1</sup>. Nous ne pouvions nous lasser de l'entendre et nous savions par cœur presque tout le Coran. Ensuite ma mère nous instruisit elle-même de l'histoire de notre maison et mit entre nos mains un grand nombre de mémoires dont les uns étaient en arabe, d'autres en espagnol. Ah ! cher Alphonse, combien votre loi nous y parut odieuse ; combien nous haïssions vos prêtres persécuteurs. Mais que d'intérêt nous prenions au contraire à tant d'illustres infortunés dont le sang coulait dans nos veines !

Tantôt nous nous enflammions pour Saïd Gomelez qui souffrit le martyre dans les prisons de l'Inquisition, tantôt pour son neveu Léïs qui mena longtemps dans les montagnes une vie sauvage et peu différente de celle des animaux féroces. De pareils caractères nous firent aimer les hommes ; nous eussions voulu en voir et souvent nous montions sur notre terrasse pour apercevoir de loin les gens qui s'embarquaient sur le lac de La Goulette<sup>2</sup>, ou ceux qui allaient aux bains de Hammam Nef<sup>3</sup>. Si nous n'avions pas tout à fait oublié les leçons de l'amoureux Medgénoun, au moins nous ne les répétions plus ensemble. Il me parut même que ma tendresse pour ma sœur n'avait plus le caractère d'une passion, mais un nouvel incident me prouva le contraire.

Un jour ma mère nous amena une princesse du Tafilet<sup>4</sup>, femme d'un certain âge ; nous la reçûmes de

1. Ou Koraïchites, principale tribu de La Mecque ; Mahomet en était issu.

2. Nom du port de Tunis.

3. Ou Hammam Lif, sources thermales, lieu de cures connu déjà dans l'Antiquité. Potocki a séjourné en Tunisie en 1779.

4. Région située au sud-est du Haut-Atlas ; la famille des Alaouites régnant au Maroc depuis le XVII<sup>e</sup> siècle en est issue, comme le rappelle Potocki dans son *Voyage dans l'empire de Maroc* (*Œuvres*, vol. I, p. 97).

notre mieux. Lorsqu'elle fut partie, ma mère me dit qu'elle m'avait demandée en mariage pour son fils et que ma sœur épouserait un Gomelez. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre. D'abord nous en fûmes saisies au point de perdre l'usage de la parole ; ensuite le malheur de vivre l'une sans l'autre se peignit à nos yeux avec tant de force que nous nous abandonnâmes au plus affreux désespoir. Nous arrachâmes nos cheveux, nous remplîmes le sérail de nos cris. Enfin les démonstrations de notre douleur allèrent jusqu'à l'extravagance. Ma mère effrayée promit de ne point forcer nos inclinations ; elle nous assura qu'il nous serait permis de rester filles ou d'épouser le même homme. Ces assurances nous calmèrent un peu.

Quelque temps après, ma mère vint nous dire qu'elle avait parlé au chef de notre famille et qu'il avait permis que nous eussions le même époux à condition que ce serait un homme du sang des Gomelez.

Nous ne répondîmes point d'abord, mais cette idée d'avoir un mari à nous deux nous riait tous les jours davantage. Nous n'avions jamais vu d'homme ni jeune ni vieux que de très loin, mais comme les jeunes femmes nous paraissaient plus agréables que les vieilles, nous voulions que notre époux fût jeune. Nous espérions aussi qu'il nous expliquerait quelques passages de Ben-Omri dont nous n'avions pas bien saisi le sens...

Ici Zibeddé interrompit sa sœur et, me serrant dans ses bras, elle me dit :

— Cher Alphonse, que n'êtes-vous musulman ! quel serait mon bonheur de vous voir dans les bras d'Émina, de m'unir à vos étreintes. Car enfin, cher Alphonse, dans notre maison comme dans celle du Prophète, les fils d'une fille ont les mêmes droits que



la branche masculine<sup>1</sup>. Il ne tiendrait peut-être qu'à vous d'être le chef de notre maison qui est prête à s'éteindre. Il ne faudrait pour cela qu'ouvrir les yeux aux saintes vérités de notre loi.

Ceci me parut ressembler si fort à une insinuation de Satan que je croyais déjà voir des cornes sur le joli front de Zibeddé. Je balbutiai quelques mots de religion. Les deux sœurs se reculèrent un peu. Émina prit une contenance plus sérieuse et continua en ces termes :

— Seigneur Alphonse, je vous ai trop parlé de ma sœur et de moi. Ce n'était pas mon intention : je ne m'étais mise ici que pour vous instruire de l'histoire des Gomelez dont vous descendez par les femmes. Voici donc ce que j'avais à vous dire :

#### HISTOIRE DU CHÂTEAU DE CASSAR-GOMELEZ

Le premier auteur de notre race fut Massoud Ben Taher, frère de Youssouf Ben Taher, qui est entré en Espagne à la tête des Arabes et a donné son nom à la montagne de Gebal Taher que vous prononcez Gibraltar<sup>2</sup>. Massoud, qui avait beaucoup contribué au succès de leurs armes, obtint du calife de Bagdad<sup>3</sup>

1. Un seul des enfants de Mahomet lui survécut, sa fille Fatima, raison pour laquelle la descendance par la mère est parfaitement reconnue chez les musulmans.

2. De l'arabe *geb-el-Tarik*, « montagne de Tarik » ; Tarik (ou Taher, selon Potocki) était à la tête des armées arabes qui prirent Tolède et Cordoue après avoir vaincu les Wisigoths à Jerez en 711.

3. Le calife ou successeur est le chef temporel des tribus arabes. Les premiers califes, descendants directs de Mahomet, étaient installés à Médine. Quand le califat passa à la dynastie des Omeyyades, il fut déplacé à Damas (661-749). Il revint ensuite aux Abbassides qui l'installèrent à Bagdad en 762. Au temps de la conquête de l'Espagne, le calife était Walid I<sup>er</sup> Aboul Abbas, qui exerçait son pouvoir à Damas, et non à Bagdad.

le gouvernement de Grenade où il resta jusqu'à la mort de son frère. Il y serait resté plus longtemps, car il était chéri des musulmans, ainsi que des mozarabes, c'est-à-dire des chrétiens restés sous la domination des Arabes. Mais Massoud avait des ennemis dans Bagdad, qui le noircirent dans l'esprit du calife. Il sut que sa perte était résolue et prit le parti de s'éloigner. Massoud rassembla donc les siens et se retira dans les Alpujarras qui sont, comme vous le savez, une continuation des montagnes de la Sierra Morena, et cette chaîne sépare le royaume de Grenade d'avec celui de Valence<sup>1</sup>.

Les Wisigoths, sur qui nous avons conquis l'Espagne, n'avaient point pénétré dans les Alpujarras : la plupart des vallées étaient désertes. Trois seulement étaient habitées par les descendants d'un ancien peuple de l'Espagne. On les appelait Turdules. Ils ne connaissaient ni Mahomet ni votre prophète nazaréen ; leurs opinions religieuses et leurs lois étaient contenues dans des chansons que les pères enseignaient à leurs enfants ; ils avaient eu des livres qui s'étaient perdus<sup>2</sup>.

Massoud soumit les Turdules plutôt par la persuasion que par la force : il apprit leur langue et leur enseigna la loi musulmane. Les deux peuples se confondirent par des mariages. C'est à ce mélange et

1. La géographie de Potocki est toujours aussi approximative : les Alpujarras sont de « hautes montagnes d'Espagne dans le royaume de Grenade au bord de la Méditerranée » (*Encyclopédie*), loin donc de la Sierra Morena. La chaîne évoquée ici devrait plutôt être la Sierra de Alcaraz.

2. Les Turdules sont l'un des peuples de l'ancienne province de Bétique (Andalousie et royaume de Grenade, de *Betis*, nom latin du Guadalquivir), au riche patrimoine contenu dans des chroniques, des chants épiques et des recueils de lois (Strabon, *Géographie*, III, 1, 6, cité par Potocki, 1805, p. 13) ; voir *infra*, cinquante-sixième journée.



à l'air des montagnes que nous devons ce teint animé que vous voyez à ma sœur et à moi, et qui distingue les filles des Gomelez. On voit chez les Maures beaucoup de femmes très blanches, mais elles sont toujours pâles.

Massoud prit le titre de scheik et fit bâtir un château très fort qu'il appela Cassar-Gomelez. Plutôt juge que souverain de la tribu, Massoud était en tout temps accessible et s'en faisait un devoir, mais au dernier vendredi de chaque lune il prenait congé de sa famille, s'enfermait dans un souterrain du château et y restait jusqu'au vendredi suivant. Ces disparitions donnèrent lieu à différentes conjectures : les uns disaient que notre scheik avait des entretiens avec le douzième iman qui doit paraître sur la terre à la fin des siècles<sup>1</sup>. D'autres croyaient que l'Antéchrist était enchaîné dans notre cave<sup>2</sup>. D'autres pensaient que les sept dormants y reposaient avec leur chien Caleb<sup>3</sup>. Massoud

1. Après la mort de Mahomet, les musulmans se séparèrent en deux clans : les chiïtes (*chi'at*, « adepte [d'Ali] ») et les sunnites (*sunnah*, « tradition »). Ceux-ci considéraient les Omeyyades comme les successeurs légitimes du Prophète, tandis que les chiïtes soutenaient que seuls le gendre de Mahomet, Ali, ainsi que ses deux fils Hassan et Hussein et les neuf descendants de ce dernier avaient droit au titre d'imam. Le douzième de cette lignée, l'arrière-petit-fils d'Ali, né en 872, avait disparu à l'âge de huit ans dans des circonstances mystérieuses. Les chiïtes croyaient qu'il se cachait pour réapparaître à la fin du monde en tant que Mahdi (« conduit [par le Prophète] »), qui achèverait l'œuvre de Mahomet en convertissant tous les infidèles.

2. Selon une croyance en faveur chez les musulmans, à la fin du monde, un monstre cyclope correspondant à l'Antéchrist de la Bible fera son apparition ; il régnera pendant quarante jours avant d'être vaincu par le Mahdi.

3. Les musulmans avaient adopté la légende chrétienne des sept frères d'Éphèse qui s'étaient cachés dans une caverne pour échapper aux persécutions religieuses de l'empereur Dèce en 251. Dans la version du Coran (8, 8-25), les compagnons de la caverne (*Ashab al-Khaf*) s'étaient retirés pour ne pas avoir à renier Allah et à vénérer les idoles païennes ; ils étaient accompagnés d'un chien (*kalb* - d'où « Caleb »).

ne s'embarrassa pas de ces bruits ; il continua de gouverner son petit peuple tant que ses forces le lui permirent. Enfin il choisit l'homme le plus prudent de la tribu, le nomma son successeur, lui remit la clef du souterrain et se retira dans un ermitage où il vécut encore bien des années.

Le nouveau scheik gouverna comme avait fait son prédécesseur, et fit les mêmes disparitions au dernier vendredi de chaque lune. Tout subsista sur le même pied jusqu'au temps où Cordoue eut ses califes particuliers, indépendants de ceux de Bagdad<sup>1</sup>. Alors les montagnards des Alpujarras, qui avaient pris part à cette révolution, commencèrent à s'établir dans les plaines où ils furent connus sous le nom de Zegrîs, tandis que l'on conserva le nom de Gomelez à ceux qui restèrent attachés au scheik de Cassar-Gomelez.

Cependant les Zegrîs achetèrent les plus belles terres du royaume de Grenade et les plus belles maisons de la ville. Leur luxe fixa l'attention du public ; on supposa que le souterrain du scheik renfermait un trésor immense, mais on ne put s'en assurer, car les Abencérages<sup>2</sup> ne connaissaient pas eux-mêmes la source de leurs richesses.

Enfin ces beaux royaumes, ayant attiré sur eux les vengeances célestes, furent livrés aux mains des infidèles. Grenade fut prise et huit jours après le célèbre Gonzalve de Cordoue vint dans les Alpujarras à la

1. Après que la dynastie chiïte des Abbassides eut renversé celle, sunnite, des Omeyyades (749), Abd-er-Rahman, le petit-fils du dernier calife omeyyade, s'enfuit en Espagne et, en 759, se proclama émir de Cordoue, indépendant du calife. Ses successeurs prirent le titre de calife en 929. Le califat de Cordoue fut morcelé en plus petites entités, en 1031 ; dès lors, c'est Grenade qui joua le rôle de capitale du monde arabe jusqu'en 1492.

2. La confusion est évitée dans la version de 1804 où il n'est pas question, dans les phrases qui précèdent, des Zégrîs, mais des Abencérages ; le texte de 1810 laisse voir ici une correction incomplète.



tête de trois mille hommes<sup>1</sup>. Hatem Gomelez était alors notre scheik ; il alla au-devant de Gonzalve et lui offrit les clefs de son château. L'Espagnol lui demanda celles du souterrain. Le scheik les lui donna aussi sans difficultés. Gonzalve voulut y descendre lui-même : il n'y trouva qu'un tombeau et des livres, se moqua hautement de tous les contes qu'on lui avait faits, et se hâta de retourner à Valladolid où le rappelaient l'amour et la galanterie<sup>2</sup>.

Ensuite la paix régna sur nos montagnes jusqu'au temps où Charles monta sur le trône<sup>3</sup>. Alors notre scheik était Sefi Gomelez. Cet homme, par des motifs que l'on n'a jamais bien sus, fit savoir au nouvel empereur qu'il lui révélerait un secret important s'il voulait envoyer dans les Alpujarras quelque seigneur en qui il eût confiance. Il ne se passa pas quinze jours que don Ruis de Tolède se présenta aux Gomelez de la part de Sa Majesté, mais il trouva que le scheik avait été assassiné la veille. Don Ruis persécuta quelques individus, se lassa bientôt des persécutions et retourna à la cour.

Cependant les secrets des scheiks étaient restés au pouvoir de l'assassin de Sefi. Cet homme, qui s'appelait Billah Gomelez, rassembla les anciens de la tribu et leur prouva la nécessité de prendre de nouvelles précautions pour la garde d'un secret aussi important. Il fut décidé que l'on instruirait plusieurs membres de la famille des Gomelez, mais que chacun d'eux ne serait initié qu'à une partie du mystère, et que même ce ne

1. En 1492, Fernandez Gonzalvo de Cordoba (1453-1515), à la tête de l'armée du roi d'Espagne, prit Cordoue, dernier bastion conservé par les Maures ; ce fut le dernier épisode de la Reconquista commencée au XI<sup>e</sup> siècle.

2. Valladolid demeura formellement capitale du royaume jusqu'en 1561.

3. Charles Quint, qui régna en Espagne sous le nom de Charles I<sup>er</sup> de 1516 à 1556.

serait qu'après avoir donné des preuves éclatantes de courage, de prudence et de fidélité.

Ici Zibeddé interrompit encore sa sœur et lui dit :

— Chère Émina, ne croyez-vous pas qu'Alphonse eût résisté à toutes les épreuves ? Ah ! qui peut en douter ? Cher Alphonse, que n'êtes-vous musulman : d'immenses trésors seraient peut-être en votre pouvoir...

Ceci ressemblait encore tout à fait à l'esprit de ténèbres qui, n'ayant pu m'induire en tentation par la volupté, cherchait à me faire succomber par l'amour de l'or. Mais les deux beautés se rapprochèrent de moi, et il me semblait bien que je touchais des corps et non pas des esprits. Après un moment de silence, Émina reprit le fil de son histoire :

— Cher Alphonse, me dit-elle, vous savez assez les persécutions que nous avons essayées sous le règne de Philippe, fils de Charles<sup>1</sup>. On enlevait des enfants, on les faisait élever dans la loi chrétienne. On donnait à ceux-ci tous les biens de leurs parents qui étaient restés fidèles. Ce fut alors qu'un Gomelez fut reçu dans le *teket*<sup>2</sup> des dervis de saint Dominique et parvint à la charge de Grand Inquisiteur...

Ici nous entendîmes le chant du coq, Émina cessa de parler... Le coq chanta encore une fois... Un homme superstitieux eût pu s'attendre à voir les deux belles s'envoler par le tuyau de la cheminée. Elles ne le firent point, mais elles parurent rêveuses et préoccupées...

1. Philippe II, fils et successeur de Charles Quint, roi d'Espagne de 1556 à 1598. Il se distingua notamment par ses actions répressives contre les Maures (déportation en Afrique de ceux qui restaient fidèles à l'islam) et les Morisques (c'est-à-dire les Maures convertis au catholicisme qui n'eurent plus le droit de parler l'arabe, ni de porter leurs costumes traditionnels). Les Morisques se révoltèrent à Grenade ; leur insurrection fut réprimée dans le sang.

2. *Teket*, du turc *tekyeh*, signifie « ordre religieux ».



Émina fut la première à rompre le silence :

– Aimable Alphonse, me dit-elle, le jour est prêt à paraître ; les heures que nous avons à passer ensemble sont trop précieuses pour les employer à conter des histoires. Nous ne pouvons être vos épouses qu'autant que vous embrasserez notre sainte loi. Mais il vous est permis de nous voir en songe. Y consentez-vous ?

Je consentis à tout.

– Ce n'est pas assez, reprit Émina avec l'air de la plus grande dignité, ce n'est pas assez, cher Alphonse ; il faut encore que vous vous engagiez sur les lois sacrées de l'honneur à ne jamais trahir nos noms, notre existence et tout ce que vous savez de nous. Osez-vous en prendre l'engagement solennel ?

Je promis tout ce qu'on voulut.

– Il suffit, dit Émina. Ma sœur, apportez la coupe consacrée par Massoud, notre premier chef.

Tandis que Zibeddé allait chercher le vase enchanté, Émina s'était prosternée et récitait des prières en langue arabe. Zibeddé reparut, tenant une coupe qui me sembla taillée d'une seule émeraude<sup>1</sup> ; elle y trempa ses lèvres. Émina en fit autant et m'ordonna d'avalier d'un seul trait le reste de la liqueur. Je lui obéis. Émina me remercia de ma docilité et m'embrassa d'un air fort tendre. Ensuite Zibeddé colla sa bouche sur la mienne et parut ne pouvoir s'en détacher. Enfin elles me quittèrent en me disant que je les reverrais et qu'elles me conseillaient de m'endormir le plus tôt possible.

Tant d'événements bizarres, de récits merveilleux et de sentiments inattendus auraient sans doute eu de quoi me faire réfléchir toute la nuit, mais il faut en

1. Comme le Graal de la tradition arthurienne. La symbolique de l'émeraude est particulièrement riche : pierre d'Hermès, liée, dans l'univers chrétien, aux créatures de l'enfer, elle est aussi pierre de la connaissance secrète.

convenir : les songes que l'on m'avait promis m'occupaient plus que tout le reste. Je me hâtai de me déshabiller et de me mettre dans un lit que l'on avait préparé pour moi. Lorsque je fus couché, j'observai avec plaisir que mon lit était très large et que des rêves n'ont pas besoin d'autant de place. À peine avais-je eu le temps de faire cette réflexion qu'un sommeil irrésistible appesantit ma paupière, et tous les mensonges de la nuit s'emparèrent aussitôt de mes sens. Je les sentais égarés par de fantastiques prestiges, ma pensée emportée sur l'aile des désirs malgré moi me plaçait au milieu des sérails de l'Afrique et s'emparait des charmes renfermés dans leurs enceintes pour en composer mes chimériques jouissances. Je me sentais rêver et j'avais cependant la conscience de ne point embrasser des songes. Je me perdais dans le vague des plus folles illusions, mais je me retrouvais toujours avec mes belles cousines. Je m'endormais sur leur sein, je me réveillais dans leurs bras. J'ignore combien de fois j'ai cru ressentir ces douces alternatives...

## SECONDE JOURNÉE

Enfin je me réveillai réellement ; le soleil brûlait mes paupières, je les ouvris avec peine, je vis le ciel, je vis que j'étais en plein air, mais le sommeil appesantissait encore mes yeux. Je ne dormais plus, mais je n'étais pas encore éveillé. Des images de supplices se succédèrent les unes aux autres, j'en fus épouvanté. Je me soulevai en sursaut.

Où trouverai-je des termes pour exprimer l'horreur dont je fus alors saisi ?... J'étais couché sous le gibet de Los Hermanos. Les cadavres des deux frères de Zoto n'étaient point pendus, ils étaient couchés à mes côtés.